

Études alexandrines 1 – 2012 (2^e éd.)

Directeur de la collection: Jean-Yves EMPEREUR

alexandrina

1

édité par

Jean-Yves EMPEREUR



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Arguments pour une nouvelle hypothèse de localisation de l'Heptastade d'Alexandrie

L'HEPTASTADE, qui reliait la ville antique d'Alexandrie à l'île de Pharos, nous est connu par un texte de Strabon (*Géographie*, livre XVII). Il a fait l'objet d'une tentative de localisation par Mahmoud Bey el-Falaki (1872) dans le cadre des recherches qu'il avait conduites sur la topographie antique de la prestigieuse fondation d'Alexandre. Depuis ce temps, il semble que cette localisation n'ait jamais été remise en cause et que tous les cartographes et auteurs qui se sont penchés sur la question l'aient répétée (Adriani, 1963; fig. 1 à 12) jusqu'à une date très récente (Golvin, 1995).

Or les arguments de Mahmoud Bey pour établir cette localisation apparaissent, à la lecture, assez dérisoires en comparaison de la sûreté de ceux qui l'ont conduit, au terme d'un travail considérable et remarquable, à identifier le réseau des rues que les fouilles anciennes et actuelles ont jusqu'à présent confirmé. Il s'appuie en effet essentiellement, tant pour le point d'arrivée sur Pharos que pour le départ de l'Heptastade à terre, sur l'observation des axes de circulation de l'eau par les aqueducs dont on sait, par les textes, que l'un d'eux était jointif de l'Heptastade pour alimenter Pharos en eau. Cette argumentation, indirecte, est d'autant plus faible qu'il observe lui-même dans la circulation des eaux un certain désordre, confirmé par les fouilles en cours, par rapport au réseau des voies. Il lui faut alors, pour constituer ce « canal-mère » alimentant Pharos (p. 37), tout un rassemblement par la voie canopique des eaux issues des 2^e, 3^e et 4^e aqueducs qui prennent l'eau dans le canal au sud et traversent toute la ville par des cheminements complexes.

Des arguments du même ordre (observation de canalisations d'eau, p. 38-39) lui servent pour établir le point d'arrivée sur Pharos et il ne lui en faut pas moins pour tirer, entre un morceau d'aqueduc sur la « grande place » et le sud de l'île de Pharos, un trait à « 45° du nord à l'ouest », en complète discordance avec l'organisation urbaine. Peut-être une coïncidence avec le point de rencontre de la muraille nord et de la rue sur laquelle sera ensuite érigée la colonne de Pompée, un certain parallélisme avec la presqu'île du cap Lochias, l'ont-ils encouragé en ce sens. Toujours est-il que le tracé de la muraille elle-même, à l'angle nord de la ville, paraît incertain entre ses points *P* et *m*

(p. 15). On a même l'impression que l'indentation vers le sud de ce tracé, qui n'est pas retenue dans le plan révisé par Sieglin (1893), n'est due qu'à la nécessité d'adapter au sud la longueur de l'Heptastade, calé à son extrémité nord sur l'île de Pharos par le départ de deux aqueducs divergents.

Il faut dire à la décharge de Mahmoud Bey qu'il n'a pas, sur ce point, été favorisé, empêché de fouiller qu'il était par «les rétrécissements des rues, le peu de profondeur des fondations des maisons, les jaillissements de l'eau et l'opposition des locataires des boutiques et des maisons au pied desquelles ces fouilles devaient être faites» (note I, p. 37).

Le plus curieux en définitive est que ce tracé étrange dans un réseau urbain aussi rigoureux n'ait jamais, depuis Mahmoud Bey, été remis en cause par les chercheurs qui se sont contentés, tout en le critiquant, de recopier son plan avec des erreurs ou des imprécisions. Sans doute la position proposée, dans l'axe médian du tombolo artificiellement provoqué par la construction de l'Heptastade, et son parallélisme avec les axes de rues les plus apparents dans l'isthme, leur ont-ils paru satisfaisants (M, fig. 1).

C'est à l'invitation de J.-Y. Empereur, et avec son aide irremplaçable pour la documentation et les contacts alexandrins, que j'ai été amené à examiner les plans des quartiers d'el-Mansheyah, Ras el-Tine et Anfoushi (ancien quartier des Douanes ou de Gumruk) dans l'espoir de trouver des arguments nouveaux et positifs pour établir avec plus de précision le tracé suivi par l'Heptastade. Je suis également redevable de plusieurs références bibliographiques aux membres du Centre d'études alexandrines et particulièrement à M.-D. Nenna.

Plusieurs documents cartographiques anciens ou récents ont été utilisés à cette fin, que l'on a déjà cités ou qui le seront dans la suite. Une mention spéciale doit être faite du plan au 1/5 000 dressé par le Consortium S.F.S./I.G.N.-France en 1978 (feuilles E5, E6 et E7) qui a servi de base au report graphique des observations et aux schémas d'interprétation.

On a commencé, sur ce plan, par surligner les courbes de niveau de 2 à 9 m existantes, en y adjoignant, par interpolation entre les quelques points cotés, la courbe de 2,5 m. Celle-ci malgré son peu de précision, nous permet de voir que la péninsule est très dissymétrique entre sa moitié ouest (au-dessus de 2,5 m) et sa moitié est (pour l'essentiel au-dessous de 2,5 m). On sait que cette situation a son équivalent sous l'eau entre le port en eau profonde (le port d'Eunoste) à l'ouest, accentué par son entretien par recreusement, et le grand port (ou Port neuf) à l'est où les baigneurs gardent pied sur une grande distance de la rive. Ceci est normal et correspond au phénomène classique (Derruau, 1967) que décrivent la géomorphologie et la sédimentologie: accumulation des sédiments par l'effet de la houle dominante sous le vent de l'obstacle que constitue ici l'isthme (vents du nord-ouest).

La ligne des 3 m est plus clairement encore située dans la moitié ouest; elle ne traverse cependant pas complètement l'espace de la terre à l'île: elle laisse un passage vers le centre et présente une curieuse boucle rentrante allongée du côté de son attache sud (C, fig. 1).

La ligne des 4 m au sud suit approximativement, sur près de 500 m, l'alignement de la muraille arabe décrite par la planche 84 de la *Description de l'Égypte* (1817): «Plan général des deux ports, de la ville moderne et de la ville des Arabes» (fig. 3). Ce tracé, que reprend Mahmoud Bey, est encore très clairement reconnaissable dans le plan moderne sous la forme de deux rues parallèles et très proches l'une de l'autre dans l'orientation OSO-ENE (0, fig. 1). Au nord, la ligne des 4 m détoure très clairement l'île de Pharos avec ses deux éminences principales: une longue et double à l'ouest vers Ras el-Tine dont l'extrémité culmine à 10 m, une autre plus restreinte à l'est dans la direction du fort de Qaitbay (position du phare antique) qui n'atteint que 9 m.

Si l'on examine maintenant le réseau des rues, on constate en premier lieu que la courbe des 3 m enferme, au nord comme au sud, un tissu de ruelles complexes et d'apparentes impasses, le plus souvent dues au fait que la restitution photogrammétrique n'a pas séparé des façades en encorbellement prononcé. La concentration de petites rues tortueuses dans ce même périmètre est d'ailleurs déjà visible sur le plan cité plus haut de la *Description de l'Égypte*. Au sud, ce réseau a été très peu perturbé si ce n'est par les grandes percées rectilignes du XIX^e siècle (14) parallèles et perpendiculaires à la rue Bab el-Akhdar (D), ou à la très récente rue el-Nasr (N, fig. 1). Le fouillis des ruelles est cependant traversé par un certain nombre de grandes délinéations est-ouest plus ou moins concentriques (1, 2, 3?, 4, fig. 4b). Celles-ci semblent marquer l'engrèvement progressif d'une rive à partir de la muraille arabe sous laquelle la ligne 1 se termine, à l'ouest, par une rotondité (B) dont la forme évoque le soubassement (très large!) d'une tour ou plutôt d'une sorte de bastion. On peut également noter qu'à la rencontre de B, de 1 et de la trace 0 de la muraille arabe, se trouve **l'une des plus anciennes mosquées d'Alexandrie (Abou Ali, 678 de l'Hégire - 1279 apr. J.-C., fig. 4a)**. La ligne 4, que souligne un impressionnant bourrelet de terrain particulièrement visible en A, est très clairement reconnaissable sur la même planche 84 d'Alexandrie dans la *Description de l'Égypte*; elle est donnée, pour sa moitié est au moins, par Sieglin, comme délimitant la rive du VII^e siècle apr. J.-C.

Au nord, le réseau rectangulaire moderne a plus fortement laissé sa marque. On arrive cependant à reconnaître la survivance d'un certain nombre de ruelles en biais qui concordent plus ou moins avec le tracé des courbes de niveaux, mémoire probable d'anciens cheminements plus faciles dans un espace moins encombré par l'habitat. Une exception notable est celle du très grand alignement, (5, fig. 1), qui, pour conduire au rocher du phare, traverse la colline est de Pharos, évitant ainsi le contournement plus long de l'île par l'est mais sans, pour autant, passer par le vrai sommet.

Parmi ces petits alignements en biais, l'attention est attirée par ceux d'entre eux qui forment une pointe au sud de Pharos, au milieu de l'espace cerné par la courbe des 3 m. Le point ainsi défini est remarquable à plusieurs titres:

– topographiquement, il pourrait avoir constitué un point extrême de terminaison, vers le sud-est, de l'île de Pharos et un passage obligé pour la relation avec la terre ferme;

– relativement peu éloigné (150 m en NS mais seulement quelques mètres en EO) du point y où Mahmoud Bey fait aboutir l'Heptastade, il est compatible, du moins à cette extrémité, avec sa proposition de tracé;

– la pointe de l'angle aigu se trouve, enfin, être le lieu d'une toute petite mosquée (fig. 4d), pour le moment non datée, mais certainement ancienne pour contenir, sous une quantité considérable de peintures et de placages plus récents, au moins deux grosses colonnes de pierre sans caractère reconnaissable et, de part et d'autre du mihrab, deux colonnettes octogonales avec chapiteau pyramidal à décor islamique ancien (reconnaissance faite comme pour plusieurs autres mosquées qui seront citées plus loin, en la précieuse compagnie de Mohamed Abd el-Aziz, directeur général des antiquités islamiques, Delta-Ouest, que je remercie ici). Cette mosquée porte le nom de Barta Kich, qui, si l'on peut se permettre l'interprétation étymologique de Porte... (?), ne serait pas incompatible avec l'existence, dans ses abords, d'un point de passage obligé. À défaut, ce lieu de culte pourrait avoir fossilisé les restes d'un édifice similaire plus ancien.

Partant de ce point qui s'accordait donc avec l'hypothèse de Mahmoud Bey, mon attention a tout d'abord été attirée par un long alignement de rues (6) qui en est directement issu et aboutit vers le milieu de la rue el-Nasr. J'ai d'abord pensé y retrouver, légèrement décalé, un véritable fossile, plus précis, du tracé classiquement admis pour l'Heptastade.

Malheureusement, à l'arrivée sur les vestiges de la ville ancienne au sud, ce tracé n'est pas satisfaisant, car il devrait traverser en plein milieu les lignes d'engrèvement probable des rives 1, 2, 3, 4 et l'espace délimité à l'intérieur de cette dernière, en discordance totale avec le réseau ancien des rues. Ce fait majeur ne semble d'ailleurs pas embarrasser Sieglin (1893): à l'ouest du tracé de Mahmoud Bey, il ne restitue plus la rive du septième siècle dans le prolongement de la ligne 4, mais se trouve obligé d'imaginer curieusement, par symétrie sans doute, une ligne de «côte probable» en retrait sur ce que suggère avec beaucoup d'évidence le tracé des rues et le bourrelet topographique que suit la ligne 4.

À la recherche donc d'une autre évidence topographique dans le réseau des rues, j'ai été frappé par l'alignement de rues ou portions de voie qui, partant de la mosquée Abou Ali dont on a déjà noté la position remarquable, rencontre le point A de convergence de 2, 3 et 4, passe entre les deux mosquées Abou Choucha (fig. 4c) et Mansour Koubidan (Sidi Lalou) et aboutit enfin, par prolongement graphique, à seulement 25 m à l'ouest de la mosquée Barta Kich.

Cet alignement possède plusieurs autres caractéristiques notables:

– il passe par les points les plus hauts de l'isthme: ceci est évident sur le petit ensellement de la courbe des 3 m au sud, mais se perçoit bien aussi dans un grand nombre de rues transversales où la pente est douce vers l'est et s'accroît rapidement vers le port de l'ouest;

– il passe à seulement trente mètres à l'est de la mosquée Abd el-Kader el-Gilani (342 de l'Hégire, 953 apr. J.-C.) qui, à défaut de connaître les premières dates de

fondation de tous les édifices religieux, atteste qu'au X^e siècle ce point avancé était déjà remblayé¹ ;

– il peut être prolongé vers le sud et se trouve alors superposé au tracé hypothétique de la « douzième rue principale » qu'a « cru voir » Mahmoud Bey : il l'a « marquée sur la carte, par une ligne ponctuée, parce qu'elle n'a pas été déterminée par les fouilles » (fig. 2).

La coïncidence avec cette rue, qui porterait le sigle R9, est particulièrement intéressante car elle aurait l'avantage de replacer le tracé de l'Heptastade ainsi proposé dans le réseau strictement organisé de la ville antique et de résoudre ce qu'avait de choquant pour l'esprit la précédente hypothèse ; on peut d'ailleurs s'étonner que Mahmoud Bey n'ait pas cherché à faire passer un de ces axes par le point d'arrivée qu'il avait déterminé à la pointe sud de Pharos au lieu de s'attacher aux faibles éléments d'adduction d'eau qu'il avait trouvés. Sans doute ses incertitudes sur l'existence d'une rue « R9 » l'en ont-elles détourné.

Les coïncidences remarquables ne s'arrêtent pas là. En effet, l'examen du plan de Mahmoud Bey dont il faut souligner la rigueur, régulièrement vérifiée par les fouilles en cours (Empereur, 1995), pour ce qui est du réseau des rues, fait apparaître une différence de module d'écartement entre les rues longitudinales parallèles à la côte (L, approximativement est-ouest) et les rues transversales (R, approximativement nord-sud). Ces dernières sont distantes en moyenne de 330 m et Mahmoud Bey s'appuie, entre autres, (p. 24 sq.), sur cette distance pour évaluer le stade à 165 m (1/2 intervalle). Les rues longitudinales sont plus rapprochées (p. 21 : 278 ou 294 m soit une moyenne de 286 m). Or l'Heptastade, dans ces conditions, mesurerait $165 \times 7 = 1155 \text{ m}$ soit quatre fois 288,75 m, longueur approchée, à très peu près, de la moyenne des deux évaluations de Mahmoud Bey qui viennent d'être citées pour l'intervalle entre les rues longitudinales. Il faut d'ailleurs noter, au passage, que l'approximation doit rester la règle en la matière, dans la mesure où l'on ne sait, ni des anciens, ni de Mahmoud Bey, s'ils considéraient des distances entre axes ou de bord à bord (lequel d'ailleurs ?) de rues qui s'avèrent être, au surplus, de largeur différente selon leur importance.

Cette dernière observation de caractère métrologique, qui semble d'ailleurs n'avoir jamais été notée, fait apparaître la longueur de l'Heptastade comme le plus petit commun multiple entre le stade et l'intervalle entre les rues longitudinales ; elle suffirait, à elle seule, pour authentifier un tracé de l'Heptastade dans l'orientation stricte des rues transversales, avec une longueur, non seulement de sept stades, mais surtout de quatre modules du réseau urbain dans cette direction approximativement NS.

¹ Une sorte de stratigraphie horizontale des dates de construction des mosquées serait envisageable. Elle n'est pas possible à ce jour, dans l'état de la documentation. Il en est de même pour la répartition des blocs antiques erratiques, pourtant

observés en nombre dans ce secteur : l'incertitude chronologique et topographique induite par les très nombreux réemplois opérés dans la ville à toutes époques n'ont pas permis de tirer un parti certain des repérages effectués.

Si l'on tente maintenant de caler cet Heptastade de quatre modules sur le réseau, on s'aperçoit qu'il n'y a pas un grand nombre de solutions satisfaisantes :

– on peut le faire partir de L'2 (un module au sud de la voie canopique) : son extrémité nord tombe alors au milieu de l'isthme ; à l'inverse en le faisant partir de L2 (un module au nord de la voie canopique), il aboutit au centre de Pharos ;

– on peut en revanche le faire partir de la voie canopique elle-même dont on sait l'importance au centre du réseau urbain.

On rencontre alors, après un premier intervalle d'un module vers le nord, un premier point remarquable, voisin de l'angle nord-ouest de la muraille arabe, sur lequel aboutit précisément le « prolongement du canal ou 1^{er} aqueduc souterrain » (plan de Mahmoud Bey). On verrait bien celui-ci, en ce point, se prolonger par l'Heptastade pour alimenter directement et abondamment Pharos plutôt qu'après d'hypothétiques et complexes trajets à travers la ville des autres aqueducs. Un module plus au nord, on tombe sur un point remarquable de la topographie urbaine actuelle déjà noté A (relief du sol et rencontre des voies 2, 3 et 4). Un module plus loin encore, on rencontre exactement **le couple déjà mentionné des mosquées qui se font face de chaque côté d'une même petite rue (Abou Choucha et Mansour Koubidan)**. Le quatrième module enfin nous fait aboutir sur ce qui pourrait avoir été le rivage sud de Pharos, sur la ligne de niveau de 3 m, à 20 ou 30 m environ à l'ouest de la mosquée Barta Kish, déjà remarquée également sur cet axe.

Que le lecteur se rassure, les coïncidences observées à ce jour s'arrêtent là ! Il reste seulement à imaginer un scénario plausible d'évolution historique et géomorphologique du secteur, compatible avec ces observations. Cette entreprise est hasardeuse et critiquable. Comme, de toutes façons, elle s'est imposée, en désordre mais peu à peu, au fil des observations au point de sous-tendre entièrement l'exposé qui précède, il paraît préférable de l'explicitier en gardant à l'esprit qu'il ne s'agit que d'un schéma hypothétique nécessitant confirmation par d'autres moyens d'étude objective du contenu du sous-sol (fouilles, géophysique).

- Antiquité : la chaussée de l'Heptastade construite par les Ptolémées, relie le continent à l'île de Pharos. Il s'agit vraisemblablement d'un ouvrage en matériaux durs puisqu'elle englobe un aqueduc. Cette chaussée, qui correspond à une longueur de quatre modules du réseau urbain nord-sud, pouvait être rythmée, à chaque intervalle, par un édifice particulier (technique, votif?). Elle franchit l'eau en deux points par des ponts sur lesquels on ne sait pas grand chose sinon qu'ils laissaient le passage entre les deux ports. Pour cette raison on est tenté de les situer aux deux points bas de la topographie actuelle, c'est-à-dire, au milieu de l'isthme, entre les deux avancées de la courbe de niveau de 3 m et, au sud, entre les points A et B, au fond du rentrant C dessiné par la même courbe de niveau 3 m qui pourrait avoir ici conservé la trace d'un chenal. La précision du tracé de cette courbe devrait cependant être discutée et vérifiée car elle s'accorde mal avec le schéma des rues dans ce secteur. Un passage en cet

endroit, le long d'éventuels quais, en contrebas des murailles de la ville et dans l'intervalle entre deux extrémités d'un module, reste cependant séduisant.

Dans l'intervalle entre les deux points bas des ponts, la chaussée peut avoir été établie sur un îlot ou un haut fond.

- VII^e (?) siècle apr. J.-C.: les sédiments se sont accumulés au pied de la muraille nord; le chenal sud est alors peut-être déjà comblé, faute d'entretien et/ou par effondrement de son pont. On n'a, de fait, que très peu d'informations sur ce qui se passe au cours du premier millénaire.

- X^e siècle apr. J.-C.: l'îlot hypothétique entre les deux passages a suffisamment grossi pour que l'on puisse y construire la mosquée Abd el-Kader el-Gilani sur la cote actuelle des 3 m. Cette mosquée abrite un tombeau que l'on peut très bien imaginer hors les murs, dans un espace de faubourgs. «L'enceinte des Arabes» comme la désigne la *Description de l'Égypte*, est construite à la même époque, sous les Toulounides, pour protéger leur ville partiellement superposée à l'antique. On ne peut sans doute pas parler, à cette date, de véritable occupation des quelques espaces remblayés de l'isthme mais des installations et des circulations peuvent avoir existé sur les rives successives en contrebas de la muraille.

- XV^e siècle: en 1480, le sultan Qaitbay construit son château sur les restes du phare et, si l'on en croit F. Fabri (1483) et son traducteur J. Masson, aurait fortifié le passage sur «la langue qui sépare les deux ports» par «un double mur bien construit avec seize tours». Cette fortification était justifiée par la nécessité de «résister aux Turcs qui avaient pris Constantinople et menaçaient l'Égypte» (note 998 de J. Masson). On imagine facilement en effet l'opportunité de renforcer, avant même l'occupation de l'isthme, la liaison stratégique entre le continent et le château sur l'île de Pharos. Ainsi s'amorcerait l'action humaine, s'ajoutant aux phénomènes naturels pour faire grossir l'isthme.

- XVI^e siècle: la période ottomane débute en 1517 avec la conquête de l'Égypte par les Turcs qui commencent à occuper ce qui deviendra le quartier d'Anfoushi. Le passage médian à travers l'isthme, est alors probablement fermé depuis longtemps, mais plus tardivement que le premier dont on a parlé plus haut. On a alors une première rive coïncidant avec la rue Esmat Om el-Bahareyali (E), à l'ouest, et une seconde représentée par l'alignement 6, à l'est (fig. 1) qui définissent symétriquement les deux bords de l'isthme qui désormais recouvre les restes de l'Heptastade et où s'étend la ville turque. Dans tout cet espace, aux points remarquables, survivent en se transformant des édifices religieux.

- XVII^e siècle: désormais la rive ouest est pratiquement fixée naturellement et par l'entretien du port, tandis que les dépôts s'accumulent de plus en plus à l'est suivant

des tracés de côte parallèles à 6. Ceux-ci se fossilisent sous la forme des voies 7 à 10. Sur cette dernière, la construction de la mosquée Ibrahim Terbana en 1684 atteste de la rapidité de l'avancée des terres sur la mer. À la même époque un consul de France rapporte d'ailleurs des observations précises en ce sens: «Ce nouveau terrain ou, si l'on veut cette troisième Alexandrie que l'on doit considérer comme l'Alexandrie de nos jours, s'est si fort accru, que la maison, où je débarquai en 1692, qui faisait alors face à la mer et n'en était pas éloignée de trente pas, s'en trouvait distante en 1718 de plus de soixante-dix; encore que de là au rivage on avait bâti plusieurs habitations nouvelles. C'est un fait dont j'ai été témoin et je ne doute pas que depuis ce temps là il ne soit encore arrivé quelque pareil changement.» (Abbé Le Mascrier, 1735). Si les observations du consul de Maillet sont exactes, 40 pas en 26 ans font un minimum de 150 m par siècle; c'est d'autant plus considérable que même en partant, selon l'hypothèse présentée ici, d'un Heptastade situé très à l'ouest, la rive est, sur laquelle on suppose que le consul s'était installé, n'aurait avancé que de 800 m au maximum depuis le passage de Strabon (20 siècles) ce qui ne correspond qu'à une vitesse moyenne de 40 m par siècle.

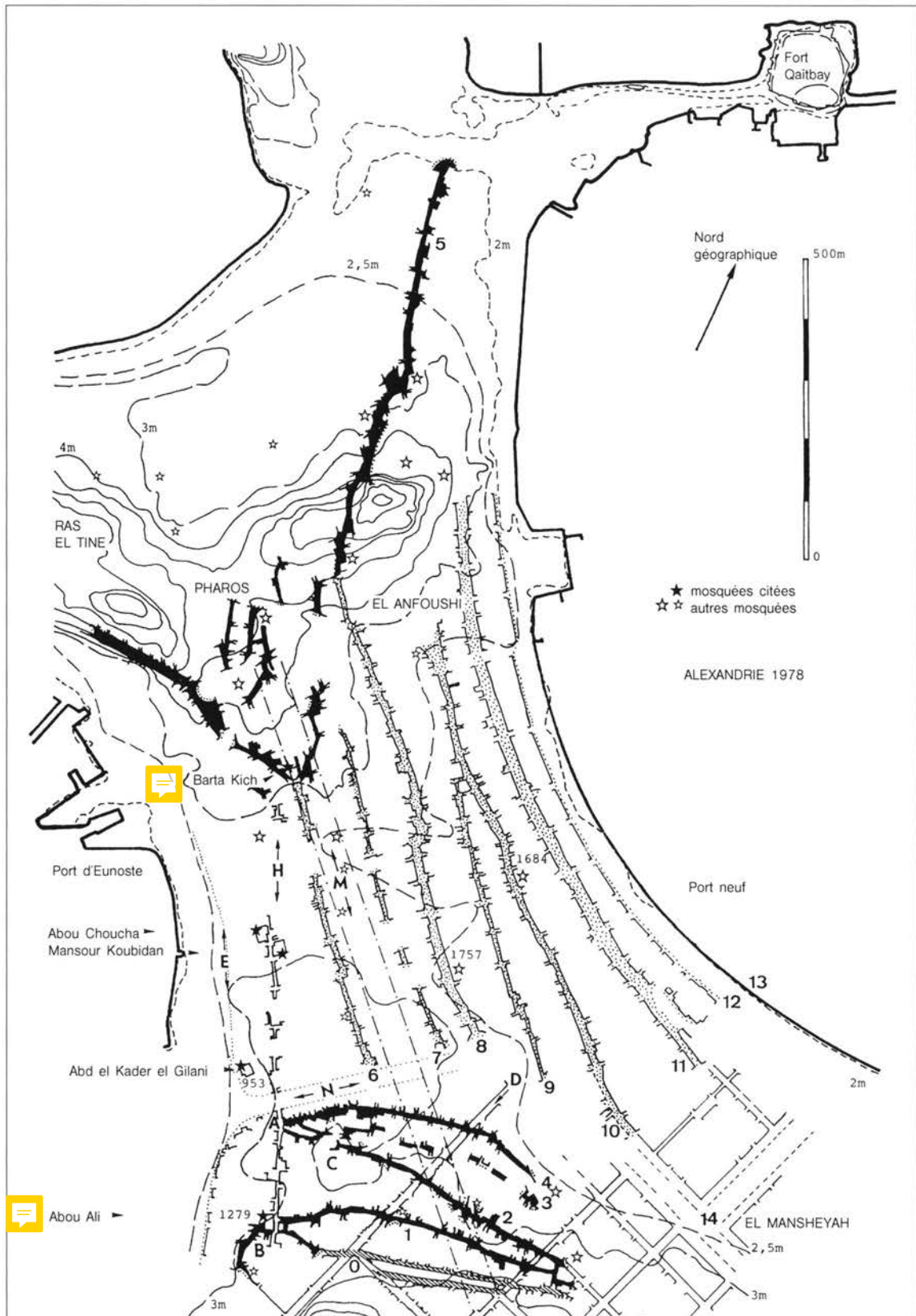
Ceci conduit à envisager deux hypothèses:

- que les passages sont restés ouverts assez longtemps après la visite de Strabon;
 - que la progression de la rive consécutive à leur fermeture a été irrégulière et sans doute particulièrement rapide aux XVII^e-XVIII^e siècles;
- toutes deux d'ailleurs étant vraisemblablement acceptables successivement.

- XIX^e et XX^e siècles: la voie 11 (rue Mohamed Karim) fossilise la ligne de côte consignée dans la *Description de l'Égypte* qui est, à peu de choses près, celle qu'observe Mahmoud Bey un demi-siècle plus tard. Entre elle et la corniche actuelle (13) un nouvel espace est alors conquis sur la mer et se couvre d'immeubles modernes.

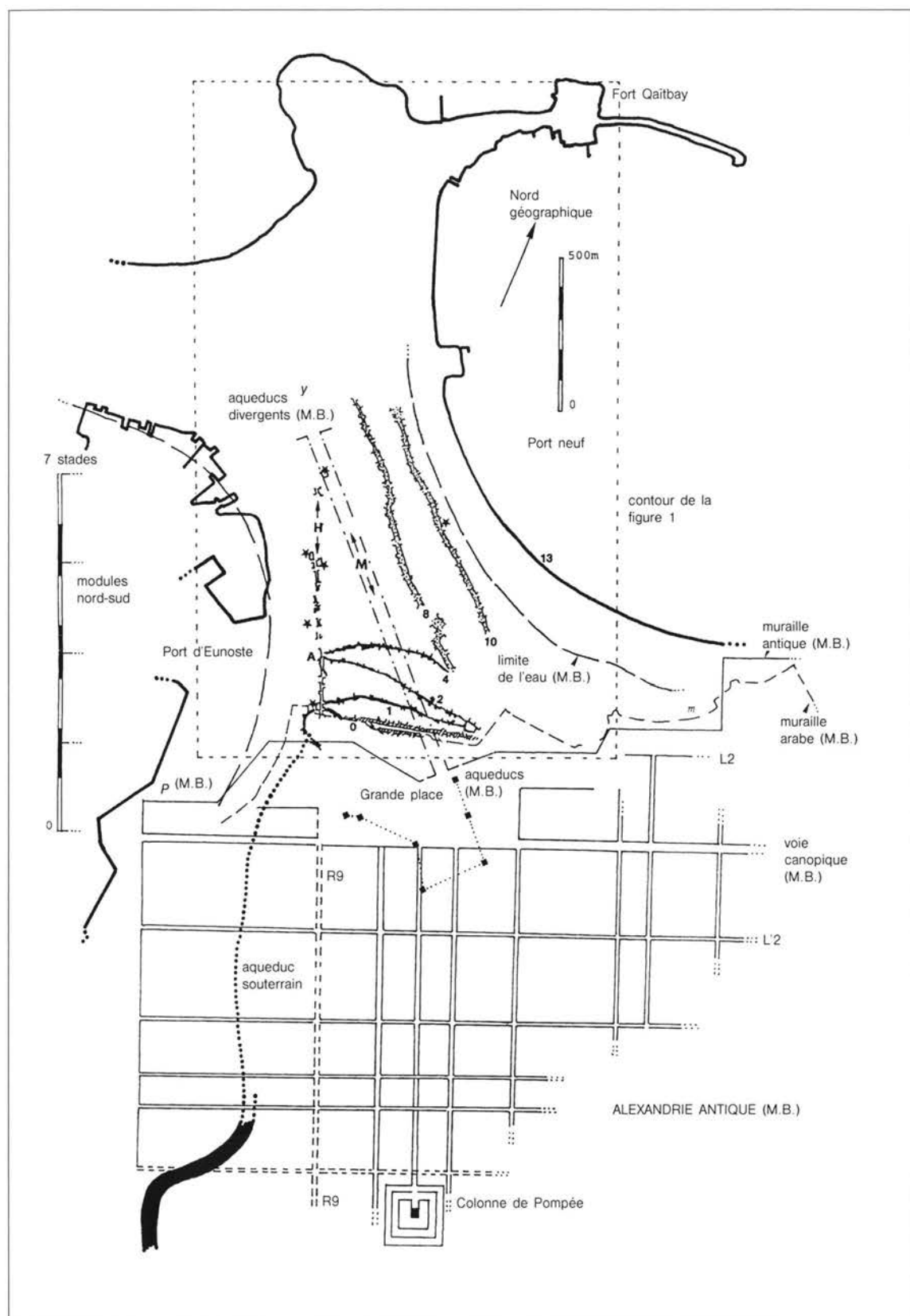
BIBLIOGRAPHIE

- ABBÉ LE MASCRIER, 1735 ABBÉ LE MASCRIER, *Description de l'Égypte (...) composée sur les mémoires de Monsieur de Maillet, Lettre IV sur Alexandrie*, Paris, 1735, p. 150.
- ADRIANI, 1963 A. ADRIANI, *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano*, série C, vol. III (tavole 1-113), Palerme, Fondazione «Ignazio Mormino», 1963.
- DERRUAU, 1967 M. DERRUAU, *Précis de géomorphologie*, Paris, 1967.
- Description de l'Égypte, État moderne, Planches, II*, 1817
- EMPEREUR, 1995 J.-Y. EMPEREUR, «Fouilles et découvertes récentes», *DossArch* 201, mars 1995, p. 82-87.
- FABRI, 1483 F FABRI, *Voyage en Égypte de Félix Fabri, 1483 (Voyageurs occidentaux en Égypte XIV, 1975, Le Caire)* traduit du latin, présenté et annoté par le R.P Jacques Masson, S.J.
- GOLVIN, 1995 J.-CL. GOLVIN, «Essai d'évocation visuelle d'Alexandrie romaine», *DossArch* 201, mars 1995, p. 58-61.
- MAHMOUD BEY, 1872 MAHMOUD BEY, *Mémoire sur l'antique Alexandrie*, Copenhague, 1872.
- SIEGLIN, 1893 W. SIEGLIN, *Atlas Antiques*, in Sprunger-Sieglin, *HandAtlas I*, 1893, pl. 31.



1. Plan des éléments topographiques significatifs dans le quartier de El-Anfoushi.

A, B, C: point et zones remarquables; D: rue Bab el-Akhdar; E: rue Esmat Om el-Bahareyali; N: rue el-Nasr;
H: nouvelle hypothèse de tracé de l'Heptastade; M: tracé proposé par Mahmoud Bey (1872).



2. Plan général de situation de l'isthme et de la nouvelle hypothèse de tracé de l'Heptastade en relation avec la topographie d'Alexandrie antique d'après Mahmoud Bey (M.B.). Les notations des éléments topographiques sont les mêmes que sur la figure 1.



3. (Ci-contre) Détail de la planche 84 de la *Description de l'Égypte*, représentant la ville turque dans l'isthme reliant Pharos à la terre ferme.



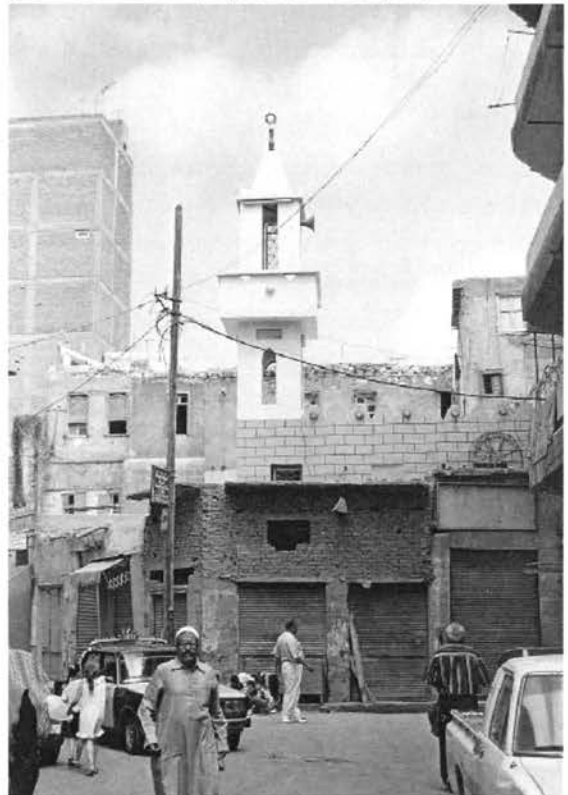
4 a. Mosquée Abou Ali.



4 b. Voie n° 2 de la figure 1, vue du point A.



4 c. Minaret ancien de la mosquée Abou Choucha.



4 d. Mosquée Barta Kich.